

Le simulacre du chamanisme ou le sacré reconverti

Phénomène universel pour expliquer l'ordre des choses, le chamanisme est producteur permanent d'un « vécu dans le monde ».

Traversant les cultures, il joue un rôle de passage et d'influence mutuelle.

Dans une société multiculturelle, il donne naissance à une forme de sacré postmoderne

Avec la globalisation que connaît le chamanisme, il convient de se demander si nous n'assistons pas à la mise en scène d'un processus de mimétisme de l'altérité. Dans quelle mesure en effet cette expression parmi les plus particulières et fascinantes des cultures orales traditionnelles n'est-elle pas en train de se transformer, lentement mais inexorablement, en un simulacre de sacré, calibré en vue d'une utilisation universelle ?

A considérer certaines tendances qui s'affirment dans le sillage des mouvements néo-chamaniques, on ne saurait nier la pertinence de ces questionnements. A tel point que parler du chamanisme aujourd'hui ne va pas sans susciter une confusion de sens et de références.

UNE VISION PARTICULIÈRE DU MONDE

Dans une perspective historique et/ou ethnographique, cette notion peut se rapporter à un large éventail de cultures, englobant tous les continents. Rendre intelligibles ces diverses expressions du chamanisme, et plus particulièrement leur logique de production du sacré, est une opération des plus complexes. De fait, depuis qu'on a commencé à se pencher sur ce phénomène propre aux sociétés sans écriture, on l'a successivement situé, selon les époques et les théories, en Russie, au Tibet, au Népal, dans les régions amérindiennes, en Chine, en

Corée, au Japon, au Pakistan, en Inde, en Australie et en Afrique.

A la lumière de cette typologie il constitue, dans le temps et dans l'espace, une manifestation universelle. Il se donne à lire comme « la manière dont des êtres humains dépourvus de nos sciences ont élaboré un système intellectuel et religieux cohérent pour expliquer l'ordre des choses et les événements qui le perturbent »¹. Dans cette perspective, le chamanisme prend toute sa signification : phénomène globalisant, il est à la fois le produit d'une vision particulière du monde et le producteur permanent d'un vécu dans le monde. Il possède ainsi une rationalité propre, dont les caractéristiques dominantes sont une conception dualiste du monde et de la personne - associant le monde des humains à son miroir ancestral et divin, le monde autre -, la reconnaissance d'une continuité entre la vie et la mort et une capacité à régulariser les équilibres sociaux, corporels, écologiques et climatiques.

Parallèlement, le chamanisme est devenu un objet de prédilection, voire de dévotion, et bénéficie d'une attention soutenue, bien que superficielle, de la part du grand public. Désormais pris dans un processus de vulgarisation et de réduction médiatique, il ne cesse de stimuler l'imagination occidentale, dévoilant les nombreuses contradictions dont est porteuse la modernité. Il en est ainsi venu à s'imposer dans le champ de nos références au point d'en être saturé et galvaudé, signe de sa profonde ambivalence.

* Docteur en sociologie, Université de Lausanne.

LA « SAGESSE DES ORIGINES »

Cet engouement a pris naissance aux Etats-Unis, dans les années soixante, et s'est propagé par la suite en Europe. C'est en Californie, dans le sillage de la mouvance New Age, dernier avatar de la contre-culture américaine, que le pragmatisme qui caractérise la mentalité de ce pays - qu'il convient de considérer moins comme un empirisme terre à terre que comme une priorité donnée à l'action sur la discussion, au concret sur l'abstrait, au pratique sur le théorique - a permis à une nouvelle approche de la réalité sociale et individuelle de se concrétiser et de s'affirmer. Les grandes vagues de migrations qui ont marqué l'histoire des Etats-Unis et, corrélativement, la convergence de nombreux courants idéologiques, philosophiques et religieux - mythes de la conquête des grands espaces, mouvements quakers, anarchistes, maçonniques, non-violence, doctrines rattachées à la tradition mystique des grandes religions monothéistes, au bouddhisme zen, à l'hindouisme, aux traditions pré-chrétiennes d'Europe et d'Amérique, à l'ésotérisme, à l'occultisme, à la pensée pythagoricienne ou encore aux hérésies médiévales - ont contribué à l'essor de nouvelles formes d'enseignement, largement alimentées, d'autre part, par la vision du monde des cultures amérindiennes autochtones. La transmission de la « sagesse des origines » a fourni, tant aux « maîtres » initiateurs - souvent des Occidentaux, et notamment des anthropologues, qu'à leurs « disciples », un cadre propice à la reformulation des savoirs et pratiques propres aux cultures traditionnelles.

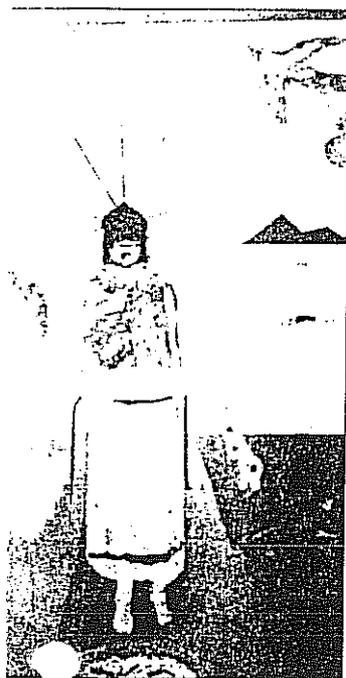
Les revues spécialisées dans ce domaine sont révélatrices, à travers le langage qu'elles déploient, de notre façon d'appréhender l'altérité : fascination pour les thérapies de « renaissance » individuelle et collective et exaltation de leur efficacité dans le cadre d'actions psychothérapeutiques à visées psycho-corporelles, quête de clés de lecture de tous les états altérés de conscience ainsi que de certaines dynamiques d'interaction entre soignants et soignés, volonté de dépasser les normes du quotidien et de suivre un cheminement initiatique pour accéder progressivement aux connaissances du « sacré » chamanique. La séduction exercée par certaines cosmologies que ces idéologies véhiculent, repose sur la découverte de ce qui est

souvent défini comme « les racines du sacré », de l'extase, de l'accès au mysticisme. Cette conception de transcendance trouve de nos jours ses expressions les plus réussies et les plus pertinentes dans le domaine de la réalisation de soi, du bien-être corporel, voire de la paix de l'esprit. Le néo-chamanisme innove en ce qu'il postule que l'application et la transposition de ces techniques traditionnelles sont possibles dans n'importe quel contexte.

UN SIMULACRE DE SACRÉ

La création de centres d'études sur le chamanisme, d'écoles ou d'ateliers chamaniques, ainsi que l'organisation de stages sur les guérisons spirituelles, la médiation avec le « monde autre », ou le cheminement pour la connaissance de soi et d'autrui s'imposent avec régularité sur le marché, répondant à une sollicitation de plus en plus importante. En ce sens, la logique de l'offre et de la demande a transformé le néo-chamanisme en une véritable marchandise, en une machine économique efficace et rationnelle, dont la logique utilitariste se borne à sélectionner certaines « techniques », réduisant la complexité des contenus de la démarche chamanique à un simple objet de consommation universelle. L'intérêt croissant manifesté pour celles-ci dévoile la grande perméabilité existant entre phénomène de consommation, voire de récupération, d'un produit exotique, et recherche de nouveaux styles de vie, de références morales, d'expériences corporelles, de partage collectif. Le goût pour la différence, sous nos latitudes, a pris des aspects multi-formes et parfois contradictoires, parmi lesquels la quête - légitime - d'un droit à l'expression, ou la nostalgie d'un passé révolu ou d'une nature idéalisée, constituent des réponses aux incertitudes et aux « menaces » du monde moderne. Se met ainsi en place un simulacre du sacré, miroir des valeurs marquantes de notre société - célébration du corps, renouvellement, équilibre, responsabilité, réussite.

Le chamanisme n'étant plus réservé aux seules compétences des spécialistes, puisqu'il est entré dans le champ de références d'une partie du public occidental, tend dès lors à osciller, au plan des croyances et des finalités, entre des regards objectifs et des convictions subjectives. Le concept de chamanisme se présente ainsi



Une manifestation universelle qui se donne à lire comme « la manière dont des êtres humains dépourvus de nos sciences ont élaboré un système intellectuel et religieux cohérent pour expliquer l'ordre des choses et les événements qui le perturbent »

dans toute son ambivalence, en recouvrant aussi bien l'étude d'anciennes mythologies que la construction de nouveaux mythes. Ces positions antithétiques nourrissent une querelle et des jugements de valeurs renvoyant dos à dos expérience vécue et connaissance académique : tout en révélant la complexité du passage de l'un à l'autre, elles soulignent deux aspects d'une même société, deux faces de la même médaille.

ACCULTURATIONS ET « CORRESPONDANCES » CULTURELLES

Derrière le terme « chamanisme », s'expriment le plus souvent des complexes culturels dont le sens et l'identité peuvent difficilement être adoptés par notre propre organisation existentielle et mentale. Par ailleurs, chaque univers culturel est traversé de façon constante par des dynamiques de changements, aussi bien endogènes qu'exogènes. Ainsi, il ne faut pas oublier le contexte social spécifique dans lequel les mouvements néo-chamaniques sont nés : ils ont vu le jour dans une société multiculturelle et coïncident avec l'apparition à une large échelle des revivalismes religieux amérindiens aux Etats-Unis. En fait, la relation entre culture amérindienne et culture occidentale ne s'est jamais bornée à un échange à sens unique, et les phénomènes d'acculturation ont suivi des logiques d'influences réciproques. Les mouvements néo-chamaniques, loin d'être un simple effet de mode, sont une des expressions les plus manifestes de ces jeux d'influence. Si le regard porté par l'Occident sur le chamanisme a été faussé pendant longtemps par des préjugés d'ordre idéologique, voire religieux, on ne peut cependant réduire la renaissance néo-chamanique à une nouvelle manifestation de cette récupération. Il est à parier, en effet, que le fait de soustraire le chamanisme des mains des seuls spécialistes reconnus - théologiens et anthropologues - en le diluant dans la culture de masse, permettra de l'affranchir du statut réducteur de patrimoine historique marginal et révolu de l'humanité.

Les mouvements néo-chamaniques présentent un intérêt certain pour la réflexion sur les questions de correspondances, voire de recouvrements, entre cultures différentes. Ils réduisent ainsi les univers chamaniques à la fonction de reflet de nos besoins et de nos ressources en



matière d'expériences et de connaissances, tout en déployant une propension au mimétisme, spécifique à l'égo-ethnocentrisme occidental, qui donne naissance à une forme de sacré post-moderne, tendant à ramener le vécu d'autrui à ses propres représentations, sensations et sentiments. Cette construction trouve ses fondements identitaires dans la quête idéalisée de conditions d'existence perdues, mais correspond également à un nouvel élan, en vue de redéfinir sa propre trajectoire individuelle ainsi que son regard sur les événements de la vie, de construire des projets, de développer sa sensibilité au milieu.

Ce chamanisme réinterprété se présente ainsi comme un phénomène contradictoire : leurre résiduel du sacré autochtone, en même temps qu'instrument d'un changement possible dans nos conceptions du sacré, il ne cesse de nous interroger tant sur les critères philosophiques de notre existence, que sur le vécu corporel de nos expériences et les modalités de notre connaissance. Pour cela, il est évident que le parcours qui mène de l'interrogation de l'altérité chamanique au questionnement de l'identité occidentale ne peut se réaliser qu'à travers un affinement progressif du discours sur notre propre progression historique, qui doit redéfinir constamment ses repères dans la confrontation avec d'autres discours, d'autres savoirs et d'autres pratiques, dans un univers multiculturel, tout à la fois ambigu et fertile.

1 - M. Perrin, 1995, *Le chamanisme*, PUF (Que sais-je).

SACRÉ ET CRÉATIF LE SACRILÈGE DE LA CRÉATION

Pendant des millénaires, la création était considérée comme le domaine du divin. Dieu, dans toutes les mythologies, bénéficie d'un attrait différentiel définitif par rapport aux humains, celui de créer, c'est-à-dire de faire à partir de rien. Cette définition paresseuse, mais aussi certaine, pour les pouvoirs, interdit, en fait, toute catégorie à part et du même ordre : faire des créateurs, c'est barrer la route de l'innovation à tous les autres. En effet, celui qui se considère comme le créateur, l'inventeur, le transgresseur, c'est la transgression de l'ordre établi, la remise en question de l'insolence (au sens propre) du postulat du caractère mystérieux et indéchiffrable, magique de la création, créateur a dispensé de chercher à comprendre, à l'expliquer. La faim dévorante en innovation, la concurrence, le défi technologique et spatial entre l'Union soviétique et les Etats-Unis pour la conquête de l'espace, ont conduit, à la fin des années 1960, à la première étude scientifique de la créativité, immédiatement suivie, comme le processus et la méthode, par ceux qui conduisent à faire du neuf à partir de ce qui existe, en rassemblant les éléments existants. Il a fallu l'ouvrage de Arthur Koestler, *The Creative Act* (en français *Le processus de la création*, Calmann-Lévy), pour attirer à notre attention la dimension sociale de la créativité, faite par Hardin, il y a plus de cinquante ans, dans sa thèse de doctorat sur les mécanismes de l'invention en mathématique. Le processus créatif peut se décrire, mais ne peut s'enseigner. Toute personne qui possède un important potentiel créatif : pour l'utiliser, il suffit de le vouloir. Mais, pour paraphraser Jankélévitch, encore faut-il savoir vouloir.

HUBERT J.

* Conseil en Innovation. Auteur du livre : *Guide de la réussite personnelle*, L'Éditions J. J. Pauvert, 1999.